

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

DIDINE

Vincent Dietschy

Né le 21 septembre 1964.

Dès sa plus jeune enfance, Vincent Dietschy se passionne pour le cinéma.

À force de traîner dans les salles obscures, il décide de devenir acteur.

Puis à 16 ans, après avoir vu *Le Dernier Métro*, il penche plutôt en faveur de la réalisation.

Sur la voie du succès, il entre à l'Institut des hautes études cinématographiques,

puis le producteur Klaus Hellwig (*La marquise d'O*) lui propose de réaliser un film.

Mais Hellwig meurt d'un cancer et le tournage est arrêté.

Vincent Dietschy ne se démonte pas et crée, avec Bénédicte Mellac,

«Sérénades Productions».

Ensemble, et avec d'autres anciens de l'IDHEC

(Thomas Bardinnet, Laurent Cantet, Dominik Moll...),

ils mettent sur pied dix moyens métrages dont *Cette nuit*,

son moyen métrage et trois longs métrages,

dont *Julie est amoureuse*, son premier long.

Sept ans plus tard, Dietschy sort

son troisième film, *Didine*.

En 2003, il a signé le scénario de

Qui a tué Bambi? de Gilles Marchand.

2007 (sortie France : 23 janvier 2008) - France - couleur - 1h43

film de **Vincent Dietschy**

scénario : **Anne Le Ny** - adaptation : **Vincent Dietschy** et **Anne Le Ny** - image : **Marc Tévanian** - montage : **Tatjana Jankovic** et **Vincent Dietschy** - première assistante réalisatrice : **Véronique Ruggia** - décors : **Catherine Cosme** - costumes : **Valérie Denieul** et **Laurence Tallon** - son : **Jérôme Aghion** - maquillage : **Laurence Grosjean** - production : **Les Films du Veyrier** - producteur : **Bruno Berthemy** - distributeur : **Pyramide**.

avec : **Géraldine Pailhas** (Alexandrine «Didine» Langlois), **Christopher Thompson** (Nicolas), **Julie Ferrier** (Muriel), **Benjamin Biolay** (François), **Édith Scob** (Mme Mirepoix), **Élodie Bollée** (Sabrina), **Dominique Valadié** (Mme Santonge), **Isabelle Sadoyan** (Roberte), **Dany Benedito** (Virginie), **Pio Marmai** (Jérémie).

COURT MÉTRAGE : INSTANTANÉ

2003 — France — noir & blanc — 4'

film de **Julien Ralanto** (réalisation, scénario et image) - image : **Johanne Debas** - montage : **Christophe Pinel** - décors : **Marco Melaragni** - musique : **Cédric Akimov** - son : **Antonin Gouzer** - production : **G.R.E.C**

avec : **Morgane Lombard**, **Frédéric Bocquet**, **Aurélien Cohen**, **Nirina Ralantoaritsimba**, **Olivier Bénier**

Dans une galerie d'art, un homme et une femme réapprennent à se parler devant la photographie de deux jeunes amants. Quelle est leur histoire ? Que regardent-ils vraiment ?

A partir d'une idée de fantastique très simple et souvent exploitée - une photographie qui devient la porte d'un autre monde - Julien Ralanto réalise un conte qui, au-delà de son aspect fantastique, apporte un regard singulier et émouvant sur le temps et la considération de l'autre. Le noir et blanc conjugué au minimalisme des dialogues - la fin du film devient muette - permet au réalisateur, en cinq minutes, de créer et de poser un univers étrange et poétique qui subsiste encore dans l'esprit du spectateur lorsque le fondu au noir du générique de fin apparaît. RADI

Géraldine Pailhas n'a jamais été filmée par Benoît Jacquot. On se dit pourtant, en la voyant pour la première fois se prêter à un film en forme de portrait de (presque) femme, qu'elle aurait fort bien pu figurer parmi les adolescentes que le cinéaste a contribué à faire connaître du grand public, comme Judith Godrèche ou Virginie Ledoyen. De fait, à l'inverse de ces ex-jeunes premières dont l'entrée fracassante en cinéma a ouvert, les années passant, sur un flottement de carrière, Géraldine Pailhas fait partie de ces comédiennes qui entrent sur la pointe des pieds (même si cette discrète irruption lui valut le César du meilleur espoir féminin en 1992 pour sa prestation dans *La Neige et le feu* de Claude Pinoteau, et un très beau rôle chez Pialat) et se forgent au fil du temps un rayonnement durable dans le cinéma.

Comme s'il manquait pourtant à l'actrice un socle fondateur pour asseoir son talent, *Didine* s'offre d'abord comme un film qui vient réparer cet oubli. Deuxième long métrage de Vincent Dietschy, ex-étudiant de l'Idhec, producteur des premiers films de Laurent Cantet et auteur du remarqué *Julie est amoureuse* en 1998, cette comédie douce-amère au titre malheureusement peu engageant avait pour vocation, entre autres, d'arracher Géraldine Pailhas aux seconds rôles, et de la replacer au premier plan d'une fiction : "J'ai toujours trouvé Géraldine un peu planquée. On la voyait systématiquement dans des films choraux, et jamais au centre d'une histoire." *Didine* raconte les tribulations d'une jeune femme plutôt taciturne, voire insensible, qu'une série d'événements va forcer à affronter des émotions qu'elle s'était appliquée jusqu'ici à tenir à l'écart de sa vie.

Histoire d'une naissance à soi : jusque-là, rien de très original. Une anomalie s'est pourtant glissée dans cette équation a priori parfaitement dosée du film initiatique. *Didine* n'a pas 20 ans, comme ce genre de scénario pourrait traditionnellement le laisser supposer. Ni même 25. Car *Didine*, 35 ans pas moins, s'est offert un séjour prolongé dans la jeunesse : marquée par cette absence au monde qui caractérise l'adolescence, atteinte de mutisme chronique, offrant son corps à des hommes de passage qui le restent. Aucune résistance visible à l'émotion, mais une existence plutôt souriante maintenue sous anesthésie générale : "Au début, je ne me suis pas sentie capable de jouer ce rôle, raconte l'actrice, le personnage était trop juvénile, on aurait dit que le temps s'était arrêté sur lui." En créant un décalage entre l'âge de son héroïne et des problématiques classiquement adolescentes, Dietschy instaure un léger malaise, tout en auréolant cette trajectoire

féminine d'une dimension insolite : "Cet écart permettait de créer du burlesque, en même temps qu'un sens tragique." La première partie du film se construit ainsi sur une série d'anecdotes légères, où l'on apprend à appréhender ce matériau un peu opaque qu'est le personnage, qui se retrouve plus ou moins volontairement engagé dans une association d'aide aux personnes âgées. Puis peu à peu, sans qu'on en saisisse clairement le processus, l'histoire se teinte d'une curieuse gravité. Le ton se gâte, sans raison apparente. Mine de rien, Didine laisse pénétrer la vie en elle. L'émotion surgit en vrac, confusément. La bouche veut embrasser, mais se trompe de destinataire. Le cœur veut battre, mais choisit mal son lieu (formidable scène du coup de fil aux toilettes). Paradoxalement, ce mouvement de libération a pour effet de dévitaliser l'existence de ceux qui sont attachés à la jeune femme. La fréquentation d'une sublime et acariâtre vieille dame, incarnée par l'irrésistible Edith Scob — qui, avec une économie de texte et de jeu, met le feu au film, lui donnant toute insolence dont il aurait pu manquer —, vient interférer dans ses rapports avec une meilleure amie maniaco-dépressive qui a toujours tout décidé à sa place, et un amoureux transi bien que non déclaré — auquel Benjamin Biolay, pour la première fois au cinéma, prête son espèce de désinvolture empêtrée pleine de menues surprises : "Je suis attiré par les acteurs qui ne disparaissent pas totalement derrière leur personnage, explique Vincent Dietschy. Toutes mes copines me parlaient de Benjamin. Ça m'énervait, j'avais envie de le claquer. Jusqu'au jour où j'ai été complètement subjugué par une photo de lui dans un Virgin."

L'actrice le dit : "La métaphore animalière dont use le film pour parler de Didine est la libellule, qu'on associe à la légèreté, à la transparence, à l'été. On oublie que c'est aussi une bestiole carnassière." Le personnage a un côté ange nocif, force passive qui vampirise une partie de ce qui l'entoure pour trouver les ressources nécessaires à son éclosion. Là réside toute la grâce dissonante de ce film qui a eu l'intelligence de trouver l'actrice dont le tempo collait à celui de son personnage : "J'ai longtemps vécu de manière très compliquée le fait d'être actrice. Jusqu'au jour où, sur le tournage de *L'Adversaire*, Nicole Garcia m'a dit : "Mais tu as un orgueil énorme !" Tout d'un coup, j'ai cessé de redouter certaines choses. Je me suis sentie enfin capable."

Emily Barnett - Les Inrockuptibles - janvier 2008

Cette jolie galerie de portraits nous enseigne que grâce à l'aide aux autres on arrive à se construire et à se trouver. Petit film très frais, sans prétention et sans gros budget, *Didine* fait du bien au moral. On passe un agréable moment avec une Géraldine Pailhas fidèle à elle-même dans ce personnage discret et hésitant. Edith Scob est étonnante en vieille revêche qui s'adoucit au fil des visites. Julie Ferrier se fond totalement dans son personnage de working-girl sexy maniaco-dépressive. Et Christopher Thompson vieillit tellement bien ! Il est séduisant, touchant, captivant... Que vient donc faire ici ce Benjamin Biolay plus lent que languissant, plus transi de froid que d'amour ?

Après *Julie est amoureuse*, Vincent Dietschy nous dévoile, avec *Didine*, le portrait d'une femme qu'on voit peu à peu s'emparer de sa vie. A aller voir pour oublier la grisaille de l'hiver.

Stéphanie Viards - commeaucinema.com

Didine, c'est Géraldine Pailhas. Connue (on l'a vue dans *Le Garçu*, *Don Juan DeMarco*, *Une vie à t'attendre*) sans être vraiment reconnue, faute d'un rôle à elle, écrit pour elle. Eh bien le voilà... Elle est lumineuse et secrètement mélancolique, d'une élégance absolue et d'une ambiguïté permanente, parvenant à créer un lien subtil avec la caméra, donc le spectateur. On s'inquiète de ce qui pourrait lui arriver de mal, comme on se réjouit de ce qui pourrait lui arriver d'heureux. Quelle découvre soudain, dans un café, l'intensité d'un sentiment amoureux et réalise, en même temps, combien il est fragile, friable, peut-être cassé déjà, provoque un pur moment de grâce. Un bonheur comme les plus grandes - Danielle Darrieux chez Ophuls, Audrey Hepburn chez Stanley Donen - savaient en donner, jadis.

Bien sûr, il y aura des grincheux pour trouver mièvre ce deuxième long métrage de Vincent Dietschy (après *Julie est amoureuse*). Mais non, ce n'est pas mièvre de mélanger les genres et de varier les styles. De filmer, en ces temps où la mode est aux gagnants, des nostalgiques et des paumés (Julie Ferrier, formidable en suicidaire chronique, et Edith Scob, carrément géniale, elle, en solitaire faussement acariâtre). De cheminer parmi les aléas du cœur pour privilégier, en définitive, à la façon de Marivaux, le triomphe de l'amour. Autant dire qu'on est à cent lieues des atroces comédies actuelles, aux titres et univers interchangeables, avec homme invisible à la mise en scène et stars télé en guise de comédiens.

Dans cette histoire, coécrite avec Anne Le Ny, la réalisatrice de *Ceux qui restent*, c'est la délicatesse qui prime. La demi-teinte. L'ironie douce-amère. Comme chez Billy Wilder - celui d'Ariane et de Sabrina -, le charme permet à l'héroïne d'entrer enfin dans la vie, à la poursuite d'un bonheur soudain possible.

Pierre Murat - Télérama